



# Eduquer pour bien habiter

**Axel Simon, critique d'architecture et rédacteur à la revue «Hochparterre», Zurich**

Comment amener les gens à privilégier des formes d'habitat durables? Cela semble être aujourd'hui le principal souci des publications d'architecture et de design, du moins lorsqu'elles visent à éduquer leur lectorat. Il y a cent ans, alors que le mot de durabilité n'avait pas encore été inventé et que le climat ne s'était pas encore réchauffé, il n'en allait pas autrement. Le Werkbund cherchait alors à enseigner le «bien habiter» aux gens, concevait des «coffrets» à l'intention des écoles pour que, dès leur âge le plus tendre, les enfants apprennent eux aussi à faire la distinction entre des tasses à café précieuses sur le plan culturel et des articles de pacotille. Les architectes qui se réclamaient de l'avant-garde rejetaient l'individualisation du logement et imposaient à leurs occupants leur propre conception, celle d'une esthétique fonctionnelle.

L'architecte viennois Adolf Loos ne s'inscrivait pas dans la même logique: il voulait répondre en premier lieu aux attentes des gens, en leur donnant des logements agréables et confortables. Ses articles, qu'il publiait régulièrement, étaient toutefois moins commodes. Prolixe et polémique, il y entonnait son antienne contre une certaine modernité et, à grand renfort d'une joyeuse ironie, expliquait aux lecteurs comment s'habiller et que, pour l'aménagement de leur logement, ils seraient mieux inspirés de faire confiance aux réalisations d'un artisanat séculaire plutôt qu'aux architectes, ces «malfaiteurs».

Aujourd'hui, il n'y a (presque) plus personne pour prescrire à nos contemporains comment se vêtir ou dans quelle tasse boire son café. Cependant, la rationalité économique et l'efficacité énergétique lèvent leur tribut sous la forme de zones d'habitation denses formées de grands immeubles, dont l'aération rendue obligatoire est contrôlée par une main invisible. Le progrès d'hier est devenu la durabilité d'aujourd'hui, et elle régleme toujours plus tout ce qui est lié à l'habitat. Et pourtant, l'aménagement du cadre de vie, qui se manifeste sous la forme d'une consommation toujours plus exacerbée, fruit d'un mode de vie servant souvent à masquer la misère de nos quartiers résidentiels, reste une affaire personnelle. La «bonne forme» («Gute Form») est devenue un alibi.

Aujourd'hui, ce n'est plus l'habitat qui sauvera le monde. En effet, n'est-ce pas son propre comportement qu'il faudrait changer, en réduisant sa mobilité, en consommant moins, en mangeant des produits frais et du terroir, mais aussi en se satisfaisant de logements plus petits? Quoi, en se restreignant volontairement? C'est difficile à transmettre, prétendent politiciens et responsables de la formation supérieure, qui continuent d'asséner que la «société à 2000 watts» est possible sans sacrifices. Souvenons-nous de Loos! Construisons des espaces agréables, et confortables même, dans des maisons stimulant l'imagination. Parlons de culture aux gens. Mais prêchons aussi voluptueusement les vertus du renoncement au quotidien!